

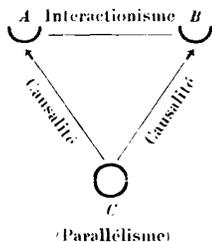
de l'écrou corresponde à une partie de la machine, et que la machine ait son équivalent dans l'écrou ? Or la relation de l'état cérébral à la représentation pourrait bien être celle de l'écrou à la machine, c'est-à-dire de la partie au tout.

Ces quatre idées elles-mêmes en impliquent un grand nombre d'autres, qu'il serait intéressant d'analyser à leur tour parce qu'on y trouverait autant d'harmoniques, en quelque sorte, dont la thèse du parallélisme donne le son fondamental. Nous avons simplement cherché, dans la présente étude, à dégager la contradiction inhérente à la thèse elle-même. Précisément parce que les conséquences où elle conduit et les postulats qu'elle recèle couvrent, pour ainsi dire, tout le domaine de la philosophie, il nous a paru que cet examen critique s'imposait, et qu'il pouvait servir de point de départ à une théorie de l'esprit, considéré dans ses rapports avec le déterminisme de la nature.

DISCUSSION

M. Ernest Naville (Genève) dit à M. Bergson tout le plaisir qu'il a eu à l'entendre et le remercie très vivement de sa captivante communication.

M. Kozlowski (Genève). — M. Kozlowski remarque que dans une autre communication (*Energie et conscience*) il s'efforce de prouver la thèse contraire à celle que veut défendre M. Bergson, c'est-à-dire que le point de vue antiparalléliste repose sur une confusion des termes. Les deux assertions peuvent bien être vraies, ce qui prouverait que le problème est mal posé. Sans anticiper sur cette communication, il tient à faire deux observations : M. Bergson déduit avec raison le parallélisme métaphysique du cartésianisme. Mais il ne faut pas oublier d'abord qu'il y a aussi un parallélisme admis comme hypothèse auxiliaire de



la psychologie — hypothèse fructueuse comme le prouvent les résultats brillants obtenus par celui qui défend si savamment ce point de vue, par M. Wundt. Ensuite la thèse du parallélisme métaphysique ne lui semble pas désespérée. M. Bergson n'a pas épuisé toutes les admissions ; il a omis celle qui paraît concilier le mieux les difficultés. Le monde phénoménal n'est pas le firmament immuable de la philosophie. La solution se trouve dans un plan supérieur. Une image explique cette idée.

Deux bateaux flottant à la surface de l'eau paraissent opérer des mouvements parfaitement parallèles. Un observateur superficiel serait enclin à admettre une liaison invisible entre les deux et à supposer soit que le bateau A conditionne les mouvements de B, soit vice-versa. C'est le

point de vue de l'interactionisme, qui se tient aux phénomènes. Mais en pénétrant dans les profondeurs on pourrait découvrir un sous-marin *C* qui est la cause commune des mouvements de *A* et de *B*, ce qui explique leur coïncidence. Tel est l'explication du parallélisme : la pensée et la matière n'étant que deux faces d'une même réalité *nouménale*, leurs changements doivent être nécessairement parallèles et en même temps dépourvus de liaison causale. Et l'on ne peut pas dire que *C* n'est qu'un anneau additionnel et hypothétique dans la chaîne causale entre *A* et *B* ; car la causalité est irréversible : la cause produit l'effet mais l'effet ne produit pas la cause. L'action causale émane de *C* : elle est dirigée vers *A* et *B*. *A* ne peut pas agir sur *B* ni *B* sur *A* par l'intermédiaire de *C*.

M. Stein (Berne). — La communication de M. Bergson met le parallélisme sur le point de *nec-nec*, moi je me propose de démontrer cet après-midi *l'aut-ant*.

M. Bergson (Paris). — J'ai déclaré tout le premier que la psycho-physiologie devait procéder comme si l'état psychologique s'expliquait complètement par ses conditions cérébrales. Dans ce sens précis, je suis tout prêt à vous accorder que la thèse du parallélisme peut être admise en physiologie à titre d'hypothèse auxiliaire. Elle signifiera simplement que nous ne pouvons pas mesurer à priori l'écart entre l'état psychologique et l'état cérébral, et que dès lors la science doit procéder comme si l'écart était nul. Bref, elle n'exprimera rien de positif, rien de définitif ; elle symbolisera moins ce que nous savons déjà que ce que nous ignorons encore.

Tout autre est l'affirmation dogmatique d'une équivalence entre les mouvements intracérébraux et les états conscients. C'est en vain qu'on croirait rendre cette équivalence plus acceptable en faisant des états cérébraux et des états psychologiques les deux « faces » d'une même « réalité nouménale ». Ou bien, en effet, les mouvements sont eux-mêmes des représentations (et c'est bien ce qu'on paraît admettre quand on les traite de « phénomènes »), ou ils en diffèrent.

Plaçons-nous dans la première hypothèse. Le mouvement intracérébral, étant une certaine représentation spatiale, existe en même temps que les autres représentations et au milieu d'elles. Sa relation au reste de la représentation est alors, comme je le disais, celle de la partie au tout. Et par conséquent je ne vois pas votre second bateau *B* flottant à la surface : Les deux bateaux *A* et *B* n'en font qu'un, et ce que vous preniez pour le bateau *B* n'était qu'une portion du bateau *A* aperçue en *B* par un effet de mirage. Quant au sous-marin *C*, vous pouvez le conserver si vous voulez ; mais tout ce que vous pourrez en dire est qu'il contient, impliqués les uns dans les autres, les éléments déployés et juxtaposés en *A*. Qu'il fasse ou ne fasse pas marcher *A*, qu'il entretienne avec *A* la relation que vous voudrez, cela ne change rien à la relation entre les états cérébraux et les états conscients, puisque les uns et les autres sont situés en *A*.

Passons à la seconde hypothèse. Le mouvement est d'une autre nature que

la représentation. Cela revient à dire qu'il est de nature « nouménale », c'est-à-dire tout différent, en lui-même, de ce qu'il déploie dans la représentation. Mais par où la « chose en soi » se distinguerait-elle de notre représentation si elle était divisée et articulée comme elle ? Vous n'avez donc plus le droit de considérer un certain mouvement séparément, ni le cerveau séparément.

C'est le tout de la « réalité en soi » qu'il faudra prendre en bloc. Et dès lors votre second bateau B disparaît encore, non plus pour venir se perdre dans le premier bateau A, mais pour s'enfoncer dans l'eau et se confondre avec le sous-marin. C'est cette fois le sous-marin aperçu ou deviné confusément sous l'eau, qu'on avait pris pour un second bateau flottant à la surface.

M. Darlu (Paris). — La question qui vient d'être débattue est de si grande conséquence et les considérations présentées par M. Bergson ébranlent ou paraissent devoir ébranler si puissamment les convictions de ceux qui adhèrent à l'idéalisme que je ne puis résister au besoin de proposer une réflexion qui modifiera, je le crois, l'aspect de ses conclusions. Je le ferai très brièvement en raison de l'heure avancée.

Dans la série des propositions de M. Bergson, d'un tissu si merveilleusement tissé, je voudrais essayer d'introduire une idée qui permit de sortir du cercle vicieux où il a prétendu enfermer l'idéalisme.

M. Bergson s'appuie sur cette proposition que l'événement cérébral parallèle à la représentation, s'il est considéré lui-même comme une représentation, — ce qui est le propre de la thèse idéaliste, — est tout actualité, sans virtualités cachées, donc isolé, séparé, particulier, et qu'il devient alors proprement absurde d'en faire l'équivalent de la représentation totale, ce qui revient à dire que la partie est le tout.

Or il me semble qu'il suffit d'introduire l'idée de représentations obscures pour faire tomber cette argumentation.

S'il y a des représentations obscures ou confuses enveloppant une infinité de représentations distinctes, l'événement cérébral correspondant à l'une d'elles est lui-même plein de « virtualités cachées », susceptibles de se développer en une infinité d'autres événements physiques. Il cesse d'être isolé, singulier, partiel. Par exemple je regarde le ciel. Mon œil est affecté, et j'éprouve une sensation lumineuse. Il y a là un événement cérébral qui correspond à une représentation confuse. Puis j'analyse cette sensation, je l'approfondis en m'aidant du travail des opérations humaines, je lis les *Principes* de Newton ; à ce moment ma représentation du ciel n'exprime plus simplement l'événement cérébral, l'état de mon cerveau ; elle exprime aussi ou surtout l'ordre de l'univers céleste ; cependant chacun des détails qui la constituent reste lié à un événement cérébral. Si le tissu cérébral était à l'instant abandonné par le sang qui le baigne, à l'instant ma représentation cesserait. C'est que dans chacun de ces détails, il subsiste quelque représentation, quelque partie de représentation obscure. En tant que confuse, sensible, affective, la représentation exprime le corps propre du sujet présent ; en tant que distincte, conceptuelle, elle exprime la réalité universelle. Une intelligence d'une infinie pénétration lirait donc bien

dans les mouvements du cerveau les méditations de l'esprit qui y est attaché ; mais il faut ajouter qu'elle commencerait par apercevoir dans les mouvements du cerveau la suite des événements physiques qui y sont et que ces méditations représentent.

L'idéalisme permet donc de traduire correctement, sans cercle vicieux, le fait du parallélisme psychophysique qui nous est donné dans l'expérience. Peut-être était-il utile de le rappeler. Je n'oublie pas que Leibnitz a dit cela, avec une clarté parfaite, mais plusieurs de nos collègues ont paru, hier, vouloir ramener la philosophie à l'étude du présent, du *moment*. En ce cas il deviendrait bien nécessaire de rendre la vie et l'intérêt du moment présent aux idées les plus profondes de la philosophie passée.

M. Bergson (Paris). — Je commence par déclarer que je n'ai nullement entendu attaquer l'idéalisme, pas plus d'ailleurs que le réalisme. Ce que je critique, c'est l'adoption simultanée de ces deux points de vue qui sont, tels que je les ai définis, exclusifs l'un de l'autre. Et c'est cette adoption simultanée que je trouve derrière l'affirmation du parallélisme psycho-physiologique. Mon argumentation n'est dirigée ni contre un idéalisme, ni contre un réalisme conséquents avec eux-mêmes, puisqu'elle est fondée précisément sur ce que ces deux systèmes de notation, quand on ne les brouille pas ensemble au point de se contredire, nous montrent, l'un et l'autre, l'impossibilité du parallélisme.

Maintenant, je crains que l'objection de M. Darlu ne repose sur un malentendu. Qu'entend-il au juste par cette « représentation confuse » qui « correspond » au mouvement cérébral ? Est-ce la sensation lumineuse que j'éprouve quand je regarde le ciel ? Mais cette sensation est extensive : c'est une représentation confuse de ce qui occupe le champ visuel. Plus on analysera cette représentation, plus on y trouvera distinctement tout ce que vient de dire M. Darlu : c'est donc que, moins elle était analysée, moins elle contenait distinctement tout cela. Mais à aucun moment elle ne cessait de contenir tout cela. A aucun moment, par conséquent, elle n'exprimait l'événement cérébral tout seul, puisque, par hypothèse, elle exprime cet événement, plus beaucoup d'autres choses.

Mais il est plus probable que M. Darlu parle ici de « représentation confuse » dans un sens tout différent. Il désigne ainsi la perception que j'aurais des mouvements de molécules et d'atomes, en tant que mouvements, si je pouvais apercevoir ce qui se passe dans mon cerveau. C'est cette représentation-mouvement qui, d'après lui, contient virtuellement la représentation-univers.

Mais je ne puis alors que répéter, en l'adaptant à cette nouvelle manière de s'exprimer, mon raisonnement de tout à l'heure. Si, par mouvement de molécules et d'atomes, vous entendez ce mouvement tel qu'il serait représenté dans la perception que nous en aurions, c'est-à-dire étendu dans l'espace, jamais vous ne retrouverez dans le mouvement intra-cérébral le monde environnant tout entier, puisque ce mouvement est représenté dans la perception comme une partie alors que ce monde est représenté comme le tout.

Que si, au contraire, vous entendez par mouvement cérébral un signe au

moyen duquel une intelligence surhumaine pourrait lire dans le cerveau tout ce qui se passe dans le monde environnant, je prétends (et je crois bien que vous le dites implicitement vous-mêmes) que ce signe est d'une nature toute particulière. Il est tel, en effet, que, mieux on en déchiffre le sens, plus on s'aperçoit qu'on l'avait mal lu. Mieux on déchiffre le sens, plus on voit ce signe rejoindre, s'adjoindre, résorber enfin en lui tout ce qui avait paru simplement l'entourer. On croyait l'avoir pris tout seul; mais comme (à moins de revenir à la première hypothèse et de considérer l'essence de la réalité comme étalée dans l'espace) il se trouve maintenant devoir son existence et ses propriétés à tout ce qui l'entoure, c'est son entourage, bon gré, mal gré, que l'on considère en même temps que lui. Cela revient à dire que, de la juxtaposition du cerveau et des autres objets dans l'espace, on a passé à une implication du cerveau et de toutes choses les unes dans les autres. On s'est transporté à l'hypothèse que j'ai appelée réaliste (que vous pouvez d'ailleurs continuer à appeler idéaliste, si vous le préférez; le mot ne fait rien à l'affaire); et dès lors ce n'est plus l'événement cérébral qui est l'équivalent de la représentation, c'est la totalité du représenté.

En d'autres termes, quand vous parlez du mouvement intra-cérébral, c'est-à-dire d'une certaine représentation-mouvement, ou bien vous faites allusion à cette représentation concrète, occupant une certaine étendue déterminée, et celle-là entretient évidemment avec la représentation en général la relation de la partie avec le tout; ou bien vous ne voyez dans cette représentation-mouvement qu'un signe, qui, approfondi, pourrait en effet vous conduire à la représentation de l'univers: mais approfondir ce signe consiste précisément à descendre vers une implication réciproque universelle ou réalité extraspatiale que ce signe, avec beaucoup d'autres, a développée dans l'espace; et alors c'est l'ensemble de tous les signes que vous considérez, bon gré, mal gré, quand vous croyez n'en retenir qu'un seul.

Enfin, pour répondre à un autre point de l'argumentation de M. Darlu, je répète que solidarité n'est pas équivalence. Que le sang cesse de circuler dans le cerveau, la représentation va disparaître: cela prouve que l'état psychologique est solidaire de l'état cérébral, mais non pas qu'il en soit l'équivalent.

